

Chapitre I

Cette nuit là, une tension interne m'empêchait de me déconnecter de la vie physique. Entre les draps de molleton, mon corps se tournait et se retournait sans cesse. Il cherchait une position propre à annihiler toute tension nerveuse. Ainsi détendu, je serais conduit confortablement dans les bras tendres de Morphée. Mais le creux idéal du matelas ne se laissait pas découvrir. Je soupirai d'impatience.

Pour me punir de mon stress continu, le domaine de l'inconscient me refusait son entrée. Sans gêne, il me fermait la porte au nez. Cela me choquait et augmentait encore un peu plus mon agacement.

Sur la table de nuit, une boîte de calmant semblable à une clé d'or brillait pour me porter secours. Mon regard se dirigea sur elle avec envie. Pourtant, je ne l'employai pas. Je ne voulais pas transgresser les lois naturelles pour rentrer dans un état qui m'était momentanément refusé. D'ailleurs, dans la masse électrique de mes neurones, une voix me le déconseillait.

Le sommeil ne venait toujours pas. Plus je le désirais, plus je le sentais s'éloigner de moi. Cependant, il fallait que je dorme. J'en éprouvais la nécessité. Un peu de lecture pouvait peut-être m'aider. Je lus quelques pages avec effort. Soudain, une colère vive se saisit de tout mon être. Le bouquin claqua violemment sur le sol. J'en avais assez de toujours lire les mêmes mots, les mêmes phrases, les mêmes sujets. Je ne devais pas savoir choisir mes livres. Tous se ressemblaient tellement. Des gens de niveau d'études identiques, de parcours identiques, de rangs iden-

tiques et d'idéaux identiques les écrivaient. Tous se servaient de techniques semblables. Ils les manipulaient avec dextérité. Il faut en convenir. Mais le sel restait toujours du sel et le poivre du poivre.

Le sel aurait pu se métamorphoser en cristaux de larmes obtenus par évaporation d'un malheur et le poivre en mots brûlants restés dans la gorge d'une fausse liberté d'expression. J'aurais donc aimé des écrits extraordinaires, révélateurs, tapageurs, outranciers, libertaires, des écrits qui me conviennent. Cependant, rien en ce monde ne semblait plus me plaire vraiment.

Dormir, cela ne m'était plus possible pour l'instant. Que faire pour éviter l'ennui déprimant ? Travailler ? Non, je n'en trouvais pas le courage. Couché sur le dos, les mains derrière la nuque, je scrutais la pièce.

Par les fentes des volets, l'obscurité extérieure suintait. Elle tirait sur la lumière jaune de ma chambre des traits irréguliers mais d'une belle encre noire. Le désir de m'y baigner me gagna. Je décidai alors tout naturellement de sortir en promenade nocturne.

Dehors, l'encre était devenue goudronneuse. La nuit en était presque palpable. Elle me donnait l'impression d'exister en tant que personne. J'entrai en elle à pas hésitants.

Étais-je vraiment dans le même extérieur qui le jour brillait de lumière ? Les différents tons de noir et les quelques coulées de violet sombre régnaient à la place de toute autre couleur.

De la terrasse surélevée, je contemplais cet ensemble macabre. Il aurait dû m'effrayer. Mon A.D.N., comme celui de chaque humain était imprégné de superstitions millénaires. Pourtant, je ne ressentais pas la peur. Au contraire, j'éprouvais un vif plaisir d'être enveloppé du voile noir avec lequel toutes les sorcières du monde s'habillaient.

L'air glacé de l'hiver cicatriza mes blessures nerveuses. Il me désaltéra véritablement, me rinça et me rendit plus énergique. Ma peau devint froide comme une pierre. Je me sentis plus solide.

Mes yeux s'accoutumaient lentement à l'obscurité. Enfin, ils me permirent de découvrir une chose extraordinaire : la nuit ressemblait à une femme. Insondable, elle peignait son noir de cristaux de glace lumineux comme la gent féminine colore ses lèvres pour se montrer plus belle, plus désirable. Sur son habit obscur flottait un léger parfum de fumée de bois apaisante. Je le humais avec bonheur. Cette fée noire voulait séduire. On le devinait. Elle comptait pour cela sur la passion des hommes. Le but était peut-être de les détruire. Mais mourir dans la passion, c'était y vivre pour l'éternité.

Moi, à l'instant, je l'aimais. Sur ma bouche, je goûtais ses baisers piquants. Sa fraîcheur me caressait tendrement la peau. Son amour m'aveuglait. J'étais aux anges.

La nuit s'était emparée de moi. Au Moyen Âge, des hommes auraient attribué cela à un envoûtement, une possession du Diable. Ils m'auraient probablement fait subir un exorcisme. J'aurais été soumis à la question. A l'aide d'une fine aiguille, ils auraient cherché sur ma peau et dans mes chairs, un point insensible. C'est-à-dire la marque de Satan.

Au loin, entre ciel et terre se déroulaient des jeux de lumières sombres. Des oiseaux nocturnes chantaient leur chasse sans s'occuper des divagations de l'esprit humain. Pour me réchauffer un peu, je m'emmitoufflai dans mon manteau et je remontai le col. J'étais prêt pour l'aventure.

En quittant le jardin, la petite barrière de métal lâcha, comme un avertissement, une plainte lugubre. Je m'enfonçai dans la femme que j'aimais en goûtant la délicieuse solitude de son corps glacial.

Par habitude, j'empruntai le large sentier qui filait droit sur le dessus de la colline. Je marchais d'un pas ferme et

rapide. Quelques pierres collées au sol par le gel essayaient de me faire trébucher. Ça les amusait. J'entendais le rire rocailleux de leurs voisins couler vers le bas de la pente.

Mon souffle troublait ma vue en se transformant en une vapeur blanche. Elle tourbillonnait lentement autour de ma tête. Elle se cristallisait sur mes cheveux en formant une auréole. Seul au milieu de la campagne, je ressemblais à un saint sorti d'un livre d'images pieuses.

Mon attention ne se fixait pas sur la route. On n'y voyait rien. Elle se portait vers le ciel. Ça travaillait fort là-haut. Des forçats invisibles déchiraient, écartaient et poussaient de lourdes masses de teintes menaçantes. Derrière ces montagnes de vapeur, d'eau et de glace, scintillaient des points lumineux. La fluctuation de leur clarté me faisait penser à des signaux. Déjà enfant, je les regardais et je pensais que c'était ma défunte grand-mère qui m'envoyait des messages du ciel. Cette idée me donnait l'humeur morose. Avec l'âge, je compris que ce n'était rien de tout cela. Ces lumières scintillantes n'avaient rien à voir avec moi, ce petit tas de poussière, ce rien du tout qui appartenait à la Terre, rien à voir avec mes possibilités de communication réduites à mes cinq sens d'animal. Pourtant, je sentais au fond de mon corps d'autres facultés. Mais je n'avais pas les moyens physiques ni psychiques pour m'en servir. Il fallait à mon espèce encore bien des millénaires d'évolution pour y arriver. Dommage ! J'aurais aimé vivre dans ce futur.

J'atteignis le haut de la colline. Le sentier semblait s'arrêter net devant un trou noir comme de l'ébène. Pris d'un léger vertige, je me retournai. L'obscurité qui tantôt m'avait paru presque totale était éclairée par de nombreux rubans de lumière artificielle. Cette clarté orange était à la fois rassurante et révoltante. Dans ce pays, je ne savais jamais me sentir seul. A tout moment des choses, des bruits me rapprochaient de mes semblables. Je désirais

m'en libérer. Je ne voulais plus rien voir d'eux. Je souhaitais ne plus entendre leurs tapages. Cet isolement ne pouvait être que bénéfique pour mon équilibre mental. La recherche d'un endroit isolé des humains devint ma priorité.

Enervé, je m'enfonçai dans l'espace démunie complètement de lumière. Pas la moindre lueur rappelait cette dernière. C'était comme si j'entrais vivant dans la mort. La pente abrupte m'aspirait vers le bas. Je marchais vite. Je courrais presque. Je trébuchais souvent. L'angoisse se servait du noir pour s'emparer de moi. Mon cerveau se précipita à mon secours. Il me rappela que j'étais enfin seul. Pas un humain n'était là pour troubler mon isolement total.

Loin des tracas sociaux, loin de toutes lois étouffantes qui assuraient soit disant la liberté, ma poitrine s'élargissait. Ma respiration en devenait plus facile. Grâce à l'oxygène d'avantage présent dans mes chairs, l'exaltation s'éveillait dans mon esprit. Je me sentis plus grand, plus beau, plus intelligent et meilleur. Je devenais animal nocturne. Je m'habituais à la nuit. La peur me quittait. Je ne la regrettais pas. C'était dans cet état que j'aurais aimé vivre en société. Mais il y avait trop de contrainte à côtoyer les autres. En groupe, la liberté n'existait pas.

En quelques minutes, j'atteignis le fond de la vallée. Une odeur de résine fraîche flottait dans l'air. Elle provenait d'épicéas géants qui cachaient complètement le ciel avec leur large cime couverte d'aiguilles.

De l'eau coulait sur mes pieds. Elle se plaignait doucement de cette nouvelle entrave de cuir. Je ne pus m'empêcher de comparer la situation de ce liquide à celle des humains. Les lois retenaient les êtres tout comme un barrage retenait l'eau qui ne demandait qu'à courir. Plus le liquide était abondant, plus le barrage devait être haut et

large pour le contenir. Plus les hommes seront nombreux, plus les lois seront contraignantes.

Je fis un pas pour relâcher l'eau. Elle reprit sans attendre son habituel murmure de liberté. Elle ne le chuchota pas très longtemps. Sa protestation contre l'emprise du gel qui commençait doucement à se faire sentir résonnait comme de l'eau jetée sur du cristal. La liberté sur Terre n'était jamais acquise définitivement. Il fallait lutter de façon continue pour la garder.

De la boue recouverte d'une fine couche de glace retenait mes pieds. Elle devait les prendre pour des mamelons pleins de chaleur car chacun de mes pas était accompagné d'un bruit de succion. Ou alors, considéré comme mets inconnu, elle me goûtait avec précaution avant de m'engloutir. Sa langue chargée laissait sur mes chaussures des traces grumeleuses.

Je m'arrêtai sur un terrain plus dur. Le gel en avait pris possession en profondeur. Je restais là, immobile. J'étais aux aguets du moindre bruit. Mais l'endroit gardait parfaitement le silence. Aucun animal ne manifestait sa présence. Même le bois ne craquait pas. Tout semblait vouloir m'offrir une solitude profonde. Je m'imbibais de celle-ci comme un disque dur d'ordinateur charge des données.

J'aurais dû me méfier de ce silence surnaturel. Soudain, un chuintement violent déchira la tranquillité du moment. Mon corps tressaillit. Une poussée d'adrénaline accéléra mon rythme cardiaque. Je redevins subitement peureux. J'écarquillais les yeux pour découvrir qui tuait le calme. Je ne voyais que du noir et encore du noir.

Un mécanisme nerveux incontrôlable déclencha le frémissement de mes membres. J'étais révolté contre moi-même. Je m'en voulais de ne pas avoir la capacité de maîtriser ce corps qui m'appartenait certainement. Pourtant, il devait exister dans mon intérieur un moyen de le contrôler. Toute ma personne devait pouvoir être dirigée comme je

l'entendais. Je devais être capable de maîtriser mes peurs, mes maladies, mes souffrances et tout autre chose. Mais comment pouvais-je trouver le mode d'emploi qui me permettrait d'arriver à cette fin ? C'était impossible de le découvrir. J'estimai alors faire partie d'une race de sous-développés et je me détestai.

Le sifflement devint plus aigu encore. Il ressemblait à celui d'une bouilloire évacuant avec fureur une vapeur brûlante. C'était insupportable. Mes oreilles en souffraient. Je les protégeai machinalement à l'aide des mains et je suppliai pour que ce bruit cesse enfin.

Je rassemblai le peu de courage qui me restait. Je repris la marche pour quitter ce vacarme incompréhensible. Je fis quelques pas lorsque devant moi, un jet de gaz fluorescent s'échappa de terre. Je stoppai net. Il me barrait le passage. Sa faible couleur bleue colorait la nuit. Ce geyser ressemblait aux feux follets des cimetières. Mais le jet était puissant. Il atteignait au moins une hauteur de trois mètres. Il prenait de l'ampleur. A l'intérieure, une masse foncée se développait. Stupéfait, je regardais ce spectacle inquiétant.

J'étais vraiment stoïque de rester là. Pourtant, si j'avais pu détalier, je l'aurais fait comme une gazelle traquée par un tigre. Mais non, la terreur me paralysait et m'empêchait de fuir.

Faire dans ses culottes était une expression qui ne convenait pas à ma situation. La peur serrait si fort mon anus qu'il en devenait douloureux. Rien, la mort mise à part, n'aurait pu le libérer.

Ma curiosité pourtant se satisfaisait en découvrant un spectacle inattendu en ce lieu de pleine nature. Avec intérêt, elle accumulait les détails, les amassait dans ma mémoire. Son but unique était de pouvoir raconter plus tard. Elle se fichait du salut de ma personne. Elle ne voyait que l'avantage de la faire valoir devant les autres. Comme tout le reste, je ne la contrôlais pas.

Le gaz arrêta ses sifflements. Un liséré de lumière verte entourait une forme plus ou moins humaine. Tout s'éteignit subitement. Le noir reprit sa place. Je ne voyais à nouveau plus rien. Mais je sentais la présence de quelqu'un.

Des sons graves et aigus arrivèrent dans ma tête. Je ne les entendais pas grâce aux oreilles. Non, ils y pénétraient directement. C'était comme un viol. De faibles décharges électriques piquaient le cortex. Une force inconnue s'immisçait dans mes neurones pour les faire vibrer. Ces vibrations douloureuses semblaient former un langage. Je ne le comprenais pas. Mais il se transformait. J'avais maintenant l'impression d'entendre ma propre voix. On se servait de mes organes pour me communiquer un message dans une langue inconnue.

Une coulée de gravats très bruyante me fit sortir de ce monde intérieur. Dans le noir absolu, je me sentais traqué. Je me sentais proie. N'importe quel animal pouvait détecter ma présence. Mon odeur humaine puait à cent mètres à la ronde. Paniqué, je ramassai à tâtons une pierre. Mes ancêtres de la préhistoire auraient fait le même geste. Rien n'avait changé dans mes gènes.

Le poids de mon arme archaïque me rassurait un peu. Mais si j'avais possédé mon bâton de promenade, j'aurais été apaisé davantage car je savais m'en servir comme d'une arme. Je le manipulais d'ailleurs avec dextérité. En quelques secondes, au moyen de cette simple branche de noisetier d'un bon diamètre, je pouvais étaler un homme de cent kilogrammes. Trois coups, un dans les parties, un sur le nez et un dernier sur le sternum suffisaient pour faire effondrer toute carcasse.

J'étais prêt à lancer la pierre au moindre signal. Sans cesse, je la maniais entre mes doigts légèrement engourdis par la température négative de la dure matière. Je repérais sur ses faces quelques bons angles meurtriers. Je les diri-

geais vers le devant. J'imaginai les dégâts qu'ils pouvaient faire chez l'adversaire.

La voix, ma voix résonna à nouveau dans ma tête. Mais cette fois, je compris le message. Je pensais m'exprimer au moyen d'un langage évolué et difficile à apprendre. Cette fierté que chaque humain possédait, on venait de me l'enlever. Une personne de langage inconnu avait appris seule et en quelques minutes ma langue maternelle. C'était frustrant.

« Nos chemins se sont croisés par un heureux hasard. N'ayez aucune crainte cher monsieur, je ne vous veux aucun mal, dit la voix. »

Une force extrême, une force de survie naissait dans tous les muscles de mon bras.

« Lancez votre pierre. Vous semblez tellement y tenir. Je ne serai de toute façon pas blessé, ni assommé et ni tué. Ma constitution est bien différente de la vôtre. Je vous le répète, je ne vous veux aucun mal. »

Comment un être sorti de terre par je ne sais quel moyen magique, un être qui parlait directement dans ma tête ne pouvait me vouloir que du bien. C'était inconcevable pour mon petit cerveau d'humain imprégné de bêtises millénaires. Les profondeurs de la Terre représentaient Satan, la mort et l'enfer.

Tout à coup, sans plus de nouvelles réflexions, je lançai violemment la pierre. Un bruit sourd se fit entendre. Le projectile passait à travers une chair molle. Aucun souffle, aucune plainte, aucun cri ne retentit. Seul la pierre claqua contre le tronc d'un arbre.

Affolé, je ramassai avec hâte tout ce que je trouvais autour de moi. Je lançais dans toutes les directions des pierres, des bouts de bois, de la terre gelée. L'épuisement arrêta mon déchaînement inconsidéré.

Paralysé par l'essoufflement, j'étais devenu une proie facile. Je me vis avec le regard humide des animaux acculés à la mort par un grand fauve. La tête me tournait. Je

du m'accroupir. Dorénavant, mon corps ne représentait plus que plaisir pour l'autre. Ce dernier pouvait s'amuser avec moi et se repaître.

Quelque chose comme une main flasque se posa avec douceur sur mon épaule. Je crus défaillir. Même si c'était inconcevable, ce mou tendre représentait pour moi la griffe ferme d'un lion.

J'étais incapable de trouver une solution pour m'en sortir. Mon cœur, mon cerveau, enfin tout mon corps s'affolait. Comme une vieille machine à vapeur détraquée, il allait exploser d'un moment à l'autre. Je ressentis, surtout au ventre, là où la peau est la plus fine, la douleur de la chair qui se déchire. Mon visage se convulsa.

Soudain, presque involontairement, un appel de détresse s'échappa de ma gorge. Cet « au secours » rauque résonna dans la nuit comme le cri d'un animal en péril.

J'étais humilié par mon lâche comportement. J'appelais mes semblables pour qu'ils viennent à mon aide. Pourtant, je ne les appréciais guère. Je les détestais tous. Malgré cela, j'en avais toujours eu pitié. Je ne pouvais pas m'empêcher de les aider quand l'occasion se présentait. Certains prenaient cette faiblesse pour de l'amour.

En ce moment de grand danger, je me rendais compte que j'avais besoin des autres. N'importe quel connard aurait été le bien venu pour se porter au secours de ma misérable vie. Sa puissance aurait brillé sur ma faiblesse étalée honteusement aux yeux du monde.

« Calmez-vous ! proposa l'être d'une voix qui se voulait apaisante. »

Comme pour reprendre des forces et du courage, je respirai plusieurs fois profondément. Je trouvai enfin les moyens de me relever. Je tapai aussitôt un solide coup de poing dans ce que je croyais être le ventre de mon adversaire. Il y pénétra carrément. Une matière tiède et visqueuse entourait ma main fermée. Par réflexe, je la retirai immédiatement. Une substance gluante comme de la

bave d'escargot collait sur ma peau. Elle l'irritait assez sévèrement. J'essayai sur mon manteau la matière sirupeuse et corrosive. Quelques pas en arrière me permirent de prendre mes distances de cet être dégoûtant.

« Vous en avez la preuve maintenant, je ne suis pas constitué comme vous. Je n'ai point de viscères au fonctionnement compliqué. Ma structure se compose d'un amas de cellules primaires et toutes identiques. Par la seule volonté, je peux les multiplier à l'infini et les tenir en groupe sous la forme que je désire. Cela prend un peu de temps à votre échelle, dans la mienne c'est insignifiant.

— Votre corps, vos explications surnaturelles me terrorisent. Déguerpissez ! Fichez le camp ! criai-je. Sinon, croyez-moi, je trouverai le moyen de vous détruire.

— Ne soyez pas si sauvage.

— Je ne le suis pas !

— Oh, que oui ! Votre comportement est primitif. Vous ne pouvez même pas imaginer la chance que vous avez de me rencontrer.

— La chance ! Vous rigolez ! Vous avez failli me faire mourir !

— A cause de votre conduite primaire. Maintenant, servez-vous un peu de votre cerveau. Si, toutefois, vous en êtes capable.

— Comme tous mes semblables, enfin presque tous, je m'en sers continuellement et parfaitement. Nous sommes une race supérieure, une race intelligente.

— Cependant, vous êtes limités. J'ai pu m'en apercevoir à plusieurs reprises.

— Que voulez-vous dire ?

— Vos sentiments se servent de votre intelligence pour s'épanouir. Votre intelligence est ainsi limitée à vos sentiments.

— Qui êtes-vous pour vous attribuer le droit de juger l'être humain ?